



L'ECOLE
DES HAUTES
ETUDES EN
SCIENCES
SOCIALES

Edition
spéciale
MARS 2011



VENDREDI 11 MARS

LANCEMENT DU MUSÉE VIRTUEL “ARCHIVES SONORES - MÉMOIRES EUROPÉENNES DU GOULAG”

Avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, près d'un million d'Européens a été déporté au goulag, dans les camps de travail soviétiques ou bien dans des villages isolés de la Sibérie et de l'Asie centrale.

Le CNRS et RFI se sont associés pour créer les premières archives sonores de l'Europe du goulag. Un projet ambitieux mené par treize chercheurs européens de huit nationalités différentes (français, italien, allemand, roumain, hongrois, lituanien, polonais, russe) dans quinze pays (Allemagne, Biélorussie, Estonie, France, Hongrie, Italie, Kazakhstan, Lettonie, Lituanie, Pologne, Roumanie, Royaume Uni, Russie, République tchèque et Ukraine). Le musée virtuel « Archives sonores - Mémoires européennes du

goulag », accessible à partir du vendredi 11 mars 2011 à l'adresse <http://museum.gulagmemories.eu>, propose de mettre à la disposition des internautes des extraits de témoignages et des documents personnels de rescapés.

Ce projet a reçu le soutien de l'Agence nationale de la recherche. Il est mené par le Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (EHESS/CNRS) en collaboration avec RFI, le Centre Marc Bloch (Berlin), le Cefres (Prague), le centre franco-russe de recherches en sciences sociales et humaines.

Les camps de travail et les colonies spéciales du goulag soviétique constituent une expérience européenne et pas seulement russe. Il existe dans les pays qui ont récemment rejoint l'Union européenne, une mémoire et un héritage ignorés ailleurs en Europe. Cette expérience devrait désormais faire partie de la mémoire en construction de l'Europe toute entière.

Coordonnée par le Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen, une équipe européenne de chercheurs, anthropologues, géographes, historiens et sociologues, est partie à la recherche de documents d'archives, de témoignages de survivants, d'objets et de documents personnels liés à la déportation en Union soviétique de citoyens appartenant aux pays de l'Europe centrale et orientale annexés, occupés ou « libérés » par les Soviétiques avant et après la Seconde Guerre mondiale.

Plus de 150 témoignages ont été enregistrés dans leur pays d'origine, en Allemagne, Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Pologne, Roumanie, République tchèque et Ukraine, ou dans les pays où les rescapés sont allés après leur libération, comme l'Italie, la France et le Royaume-Uni. Les chercheurs sont également allés en Sibérie et au Kazakhstan retrouver ceux qui sont restés là où ils avaient été déportés.

L'objectif de ce musée virtuel est de préserver les histoires de vie de ces témoins tout en reprenant les moments forts et communs à nombre d'entre eux autour d'un ensemble de thèmes qui sont autant de salles à visiter : le travail en déportation, les lieux de la déportation, la faim, la forêt, la mort de Staline, le voyage, vivre après le goulag, devenir soviétique, l'enfance au goulag ...

En combinant des salles thématiques et biographiques, des approches cartographiques et chronologiques, il met en valeur auprès des visiteurs les parcours des témoins et souligne la relation entre histoire de vie et événements historiques. Le musée peut être visité en anglais, français, polonais et russe.



VISITE DU MUSÉE VIRTUEL

La faim

La faim, ne pas manger à sa faim, avoir constamment faim, être obsédé par la recherche de quelque chose à manger, être atteint du scorbut ou de cécité nocturne, par manque de vitamines... tels sont les états physiques et psychologiques présents dans presque tous les récits de nos témoins et tout particulièrement dans les récits de ceux qui étaient enfants lors de leur déportation. Nombreux parmi eux perdirent leurs parents, leurs frères et leurs sœurs, suite aux difficultés à trouver des produits comestibles, y compris du lait pour les nourrissons. Certains, au moment de quitter leur maison, avaient pris avec eux des habits, des objets utiles qu'ils purent par la suite échanger, avec les gens sur place, contre

de la nourriture. Tous apprirent à cueillir, dans les bois, les champignons, les racines et les fruits, quand la saison le permettait. Ceux qui furent déportés avant l'invasion allemande de l'URSS en souffrirent encore davantage. Pendant la période de guerre, dans les camps de travail, environ un million de prisonniers moururent. Le taux d'invalidité toucha 22 % d'entre eux. Dans les villages éloignés du Grand Nord et de Sibérie, où avaient été relégués des milliers de familles, la disette était le quotidien des déportés comme des autochtones.

Les normes alimentaires

La nourriture distribuée aux prisonniers dans les camps de travail dépendait de la quantité de travail que chacun était en mesure de fournir. L'ensemble des

rations était divisé en différentes catégories selon un décret du 14 août 1939. La première catégorie, assignée à ceux qui ne réussissaient pas à accomplir les normes productives et aux invalides, accordait 600 g de pain de seigle, 100 g de kaša (une bouillie de céréales), 500 g de pommes de terre et de légumes, 128 g de poisson,

30 g de viande, 10 g de sucre et 20 g de sel. La deuxième catégorie, assignée à ceux qui réussissaient à accomplir les normes productives, assurait la distribution de 1200 g de pain de seigle, 60 g de blé, 130 g de kaša, 600 g de pommes de terre et de légumes, 158 g de poisson, 30 g de viande, 13 g de sucre et 20 g de sel. Aux stakhanovistes, les travailleurs qui dépassaient les normes, il fallait ajouter 200 g de pain, 50 g de blé, 150 g de pommes de terre et de légumes, 34 g de poisson et 150 g de viande. La ration de punition consistait en 400 g de pain, 35 g de kaša, 400 g de pommes de terre et de légumes et 75 g de poisson. Dans les récits des témoins, ainsi que dans l'ensemble des mémoires écrites, la première catégorie se résumait à une portion de soupe deux fois par jour, de

400 g de pain, la deuxième catégorie donnait droit à 300 g de pain supplémentaire. Personne ne se rappelle avoir jamais reçu ni viande, ni sucre. Tous ceux qui sont passés par les baraques de punition et les isolateurs se souviennent avoir reçu uniquement du pain et de l'eau. Etant donné la corruption très répandue à tous les niveaux de l'administration des camps et des colonies, et puisque les produits alimentaires étaient parmi les produits les plus précieux de cet univers, il est facile de comprendre que viande, sucre et légumes, qui selon le décret devaient être distribués en petite quantité aux prisonniers, restaient l'usage exclusif de l'administration et des pridurki, les prisonniers privilégiés qui travaillaient à l'intérieur du camp. ■



© Musée du génocide, Vilnius, Lituanie

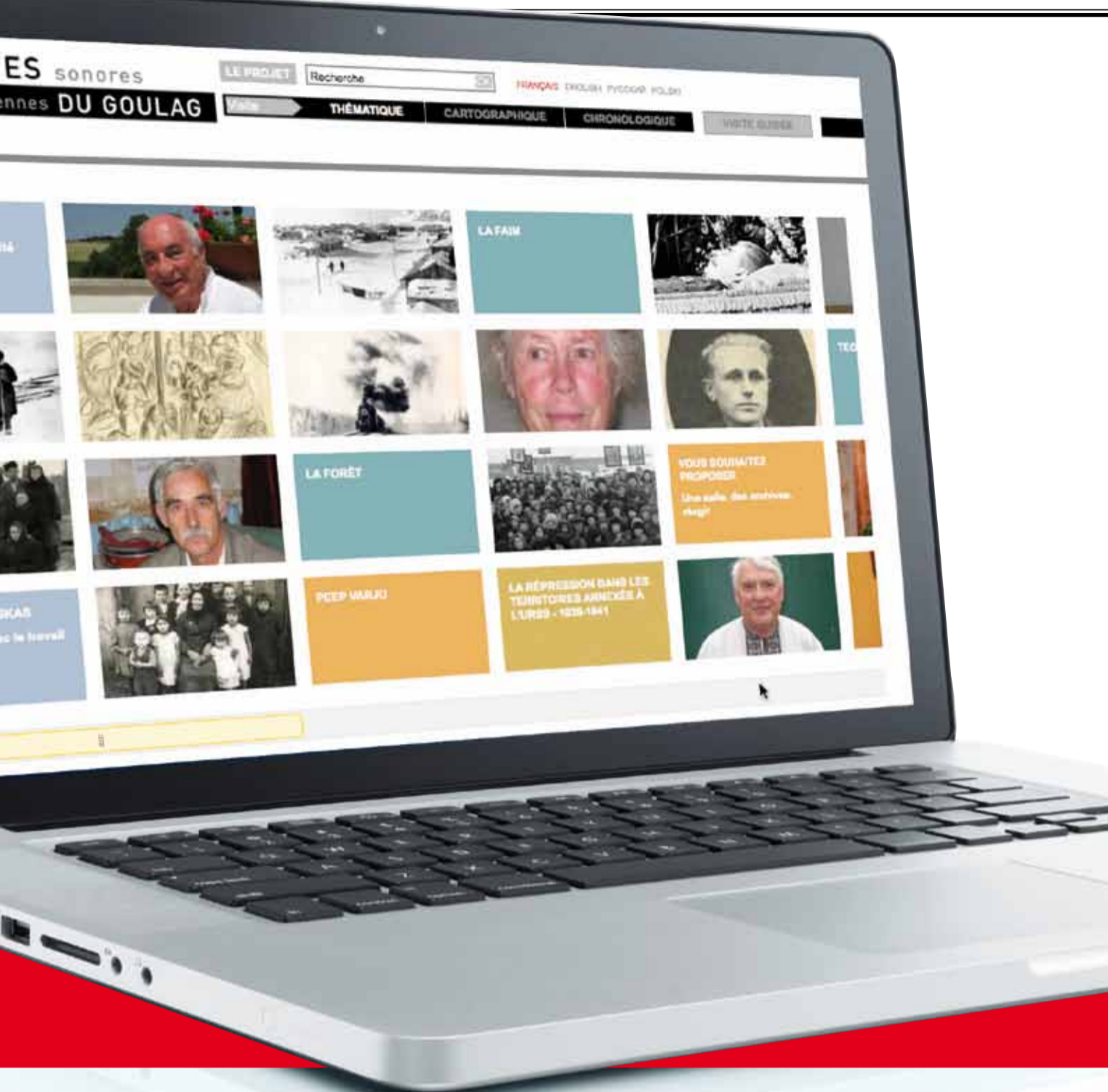
Travail agricole : récolte de pommes de terre. District de Taïchet, oblast d'Irkoutsk, 1954

Nombre de décès dans les camps et colonies de travail (1931-1953)

	% (de l'effectif total au 1er janvier)	
1931	18 700	5,5 %
1932	26 540	6,3%
1933	72 300	13,9%
1934	33 217	4,6%
1935	32 659	3,6%
1936	26 439	2,5%
1937	33 499	3%

1938	126 585	7%
1939	65 301	3,2%
1940	56 703	3,1%
1941	135 864	5,8%
1942	372 384	18,5%
1943	288 599	17,2%
1944	124 725	9%
1945	87 903	5,1%

1946	33 066	2,8%
1947	62 007	3,1%
1948	53 102	2,6%
1949	30 668	1,2%
1950	25 354	0,9%
1951	24 090	0,9%
1952	21 221	0,8%
1953	10 369	0,4%



La collaboration entre RFI et le CNRS

« Les archives sonores de l'Europe du Goulag » sont nées de la volonté commune d'Alain Blum*, Marta Craveri* et Valérie Nivelon* de permettre aux survivants européens de la répression soviétique de témoigner.

Une association dont le fondement est la conscience que ces femmes et ces hommes sont les seuls à pouvoir encore communiquer leur expérience. Il était donc urgent de recueillir leur récit de vie, avant, pendant et après les camps.

Un million d'Européens ont été déportés au goulag, un passé longtemps caché par le rideau de fer, et encore méconnu.

Pour que la voix des témoins, empreinte de leur dimension identitaire et émotionnelle, puisse porter leur parole jusqu'à nous, RFI, grand média international de service public, dont la qualité et l'expertise est reconnue dans le monde entier, a choisi de s'associer à ce projet ambitieux et innovant. Pour la première fois les mémoires européennes du goulag sont comparées dans un cadre scientifique unique.

RFI est fière d'être le coproducteur des premières archives sonores de l'Europe du goulag.

Grâce à la qualité des archives sonores du goulag, vous allez pouvoir entendre, ressentir et comprendre l'expérience particulière de ces femmes et de ces hommes qui prennent la parole. Sachons les écouter.

*Alain Blum : Directeur du Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC, EHESS/CNRS)

*Marta Craveri : Chercheure au Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC, EHESS/CNRS)

*Valérie Nivelon : Journaliste et productrice de « La marche du monde » sur RFI.

En 2009 et 2010, Valérie Nivelon a réalisé six émissions dans le cadre de La marche du monde, le magazine hebdomadaire de RFI qui donne la parole aux témoins de l'Histoire (diffusé tous les dimanches à 9h10). Ces émissions sont archivées sur www.rfi.fr et en écoute dans le musée virtuel.

Enfances au goulag

A partir de 1940, plusieurs vagues de déportation accompagnent l'avancée de l'Armée Rouge sur les pays baltes et en Pologne occidentale. Les familles sont envoyées avec leurs enfants dans des villages très éloignés de Sibérie et en Asie centrale ; certains y naîtront. Si quelques enfants furent scolarisés, d'autres durent travailler. Parfois, ils firent l'expérience des orphelinats.

A partir de 1944, au fil de l'avancée soviétique vers l'ouest, des centaines de milliers de familles paysannes sont déportées. Une importante population d'enfants et d'adolescents est arrêtée, interrogée, jugée pour « nationalisme » ou « espionnage » et condamnée à de lourdes peines de travaux forcés dans les camps du goulag. Déportation et vie au camp constitueront ainsi le cadre de la première socialisation d'une génération d'Européens, marqués dès leur enfance. La voix et le récit des témoins restituent l'intensité unique d'une expérience, où la peur, la douleur, la faim et le froid s'entremêlent avec la découverte étonnée d'un nouveau territoire, de jeux partagés et d'instant de joie, expérience qui leur apparaît aujourd'hui comme une leçon décisive pour toute leur vie. ■

Témoignage de Silva Linarte

Silva Linarte naît en 1939 en Latgale, une région au Sud-Est de la Lettonie. Sa famille, relativement aisée dans cette région très pauvre, attache une grande importance à l'instruction et à la culture. En juin 1941, son père, ayant refusé de dénoncer des collègues instituteurs, est arrêté et condamné aux travaux forcés au Viatlag, où il décède en 1942. Silva, sa mère et ses sœurs sont reléguées dans la région de Krasnojarsk, en Sibérie. En 1947, Silva et ses sœurs, semi-orphelines, bénéficient d'une mesure les autorisant à rentrer en Lettonie. Après un long périple en train, elles sont placées dans un orphelinat à Riga, puis dans des familles d'accueil. Leur mère parvient ensuite à s'échapper de la colonie spéciale et les retrouve clandestinement en Lettonie. En 1950, au cours de la seconde déportation de masse, la mère et les trois filles sont renvoyées en Sibérie. Alors que les conditions de vie s'améliorent peu à peu, la mère de Silva meurt d'un cancer. Silva rentre définitivement en Lettonie en 1956, où elle parvient à poursuivre des études et devient designer et peintre. Elle réoccupe aujourd'hui la maison de son enfance, replongeant, avec ses propres filles, dans les souvenirs du passé familial miraculeusement conservés.



Un orphelinat soviétique à Irkoutsk



Enfant affecté aux travaux forestiers



2/7

Récolte de résine de conifères. District de Nijneoudinsk, région d'Irkoutsk, 1950

La forêt

Indissociable de l'univers sibérien, la taïga représente un élément incontournable de la vie en déportation.

La forêt apparaît comme un espace ambigu. Elle est tout d'abord associée à la douleur des travaux accomplis par les déportés placés dans des kolkhozes et spécialisés dans l'exploitation forestière. Hommes et femmes sont affectés aux rudes travaux forestiers, de l'abattage au flottage, en passant par la découpe.

Dans les souvenirs des déportés, la forêt est également aussi assimilée au gel et à la peur. Dangereuse, elle peut devenir un lieu de frayeur. Silva Linarte, qui devait traverser à pied presque 30 kilomètres pour se rendre à l'école, se retrouve un jour avec d'autres enfants encerclée par les loups. Les enfants, terrorisés, les repoussèrent heureusement par leurs cris d'épouvante...

Mais la forêt offre également des compléments alimentaires indispensables à la survie des déplacés. Entre 1941 et 1946 en particulier, alors que, du fait de la guerre, les conditions de vie des déportés sont épouvantables, baies, orties

et autres végétaux sont consommés comme aliments ou remèdes de fortune. Les enfants, auxquels la cueillette incombe le plus souvent, participent ainsi directement à la survie familiale. La forêt offre donc de nombreuses ressources d'appoint en cas de crise ou d'épidémie. Dans le kolkhoze sibérien où la famille de Silva Linarte est reléguée, durant l'hiver 1941, les villageois déportés tombent gravement malades suite à la consommation d'une farine avariée. Face à la médiocrité des soins, les orties apparaissent comme un remède salvateur. Silva reste persuadée qu'elles ont sauvé sa mère.

La taïga constitue plus généralement un élément du quotidien des déportés : ils la côtoient, l'exploitent, la traversent. La majesté et l'étendue de la forêt sibérienne provoquent des chocs visuels, sonores ou olfactifs marquants. La forêt finit par pénétrer l'espace intime de l'habitat. Les déportés conservent un attachement fort à la décoration de leur intérieur. Les fleurs et feuillages sont abondamment sollicités pour embellir les « baraques ». Le bois est un matériau utilisé pour

fabriquer des objets divers. Les déportés acquièrent rapidement des compétences artisanales afin d'exploiter au mieux cette ressource inépuisable. La nature et l'environnement sibériens deviennent des éléments constitutifs de la vie. Ils sont des facteurs auxquels les familles se cramponnent pour apaiser la violence du déplacement et améliorer la dureté des conditions de vie. Le « pin nain », décrit par Varlam Chalamov dans *Les Récits de la Kolyma*, est l'un des arbustes les plus répandus dans la taïga.

Ses formes étranges fascinent les déportés, sa présence est presque rassurante dans l'environnement brutal du travail et du froid. La forêt et ses habitants inspirent les déportés. Valli Arrak a dessiné plusieurs « émotions sibériennes » durant son exil, illustrant l'environnement sibérien. Avec la démocratisation de la pratique photographique en URSS, de très nombreuses photos prises par les déportés témoignent des sensations intenses suscitées par l'immersion en forêt. ■



Flottage du bois dans le fleuve Ienisseï à Igarka



© Rimgaudas Ruzgys

Rimgaudas Ruzgys

Rimgaudas Ruzgys naît en 1937, dans la petite ville de Triskiai dans le nord de la Lituanie. Ses parents sont des paysans aisés qui possèdent 35 hectares de terres. En mai 1948, les autorités soviétiques préparent la déportation des paysans pour accélérer la collectivisation et rompre le soutien qu'ils apportent à la résistance armée. Ainsi, la famille Ruzgys est arrêtée et déportée en Bouriatie. Après un an à l'école en Sibérie, Rimgaudas, âgé de 11 ans à peine, commence à travailler dans une exploitation forestière, à des travaux très dangereux et épuisants. C'est seulement en 1960, après trois ans et demi de service militaire, que Rimgaudas rentre à Vilnius.

Sa réinsertion n'est pas facile : « Personne ne voulait m'enregistrer en Lituanie.

On me disait : « Retourne là-bas, d'où tu viens ». » Grâce à une connaissance, il réussit à se domicilier en Lituanie et commence à travailler comme chauffeur de bus.

Il reprend ses études, d'abord dans une école du soir, puis dans une école professionnelle et enfin dans un institut d'études supérieures. Pendant douze ans, il étudie la soirée et travaille la journée : « Il y avait des jours où je n'avais pas le temps de dormir. » Cependant, il réussit ses études et fait carrière en devenant responsable du service de transport dans un syndicat. Aujourd'hui à la retraite, Rimgaudas est toutefois resté en activité. Il travaille depuis plus de soixante ans...



Teodor Shanin

Un jour de juin 1941, alors que les Allemands se rapprochent de Vilnius, capitale d'une Lituanie soviétique depuis peu, un officier du NKVD accompagné de soldats arrive au domicile de Teodor Shanin pour arrêter sa famille en raison de leurs origines sociales. Teodor a 11 ans, il se trouve là avec ses parents et sa petite soeur de 4 ans. L'officier a cependant un geste étonnant : il leur dit que, compte-tenu des contrées difficiles où ils allaient être déportés, il fermerait les yeux s'ils laissaient la petite soeur à quelqu'un.

Ce qu'ils firent, en la confiant au grand-père. Le père est condamné aux travaux forcés et envoyé dans un camp en Sibérie. Teodor et sa mère commencent alors un long voyage de déportation dans divers villages, depuis les montagnes de l'Altai jusqu'à Samarcande. Son père, une fois libéré des camps, les rejoint. La guerre finie, Teodor quitte le pays en passant par Vilnius pour rechercher sa soeur. Il ne la retrouve pas. Elle a subi le sort de tous les Juifs de Vilnius, et été fusillée très vite après l'arrivée des Allemands

dans la ville. Teodor part alors en Pologne, qu'il fuit rapidement, en raison des violences antisémites. Il rejoint la France, Israël, puis le Royaume-Uni où il devient professeur d'université et l'un des plus grands spécialistes de la paysannerie russe. Dès le début de la perestroïka, il enseigne en Russie, tout en continuant son travail au Royaume-Uni. Teodor Shanin est actuellement président de l'école de sciences économiques et sociales de Moscou et professeur à l'Université de Manchester.